

**Visite de camps  
de demandeurs d'asile tchéchènes  
à Istanbul  
Juillet 2010**



**Hélène CORBIERE  
Convoi Syndical**





*Dans le cadre du Forum Social Européen d'Istanbul s'est tenu un séminaire le samedi 3 juillet à l'initiative des associations Convoi Syndical (FR) et Caucasus Forum (TR) avec la participation de Migreurop et d'UTOPIA (FR). La thématique de ce séminaire était le droit d'asile en Turquie avec pour cas pratique les réfugiés tchéchènes. Cette initiative est née suite à la rencontre d'anciens parlementaires tchéchènes réfugiés en France qui nous ont fait part du vide juridique concernant ces réfugiés et les conditions déplorables d'accueil qu'ils doivent endurer depuis 10 ans. Nous avons saisi l'opportunité du FSE pour créer des contacts en Turquie et envisager une action commune. A l'invitation des délégués tchéchènes présents à ce séminaire, une visite du camp d'Umraniye s'est effectuée en fin d'après-midi. Nous revenons sur cette visite ainsi que sur celle d'un autre camp les jours suivants.*

## **Situation générale des réfugiés tchéchènes en Turquie.**

### ***1. Etre invité en Turquie.***

Sous l'Empire Ottoman, de nombreux caucasiens avaient trouvé refuge après l'invasion russe du Caucase. Ils ont bien souvent été utilisés comme soldats aux frontières. Autre temps, autres moeurs, les caucasiens sont désormais admis au titre d' "invités". La Turquie a signé la convention de Genève relative aux droits des réfugiés mais a également signé peu après un texte stipulant qu'elle n'accepterait "que" des **réfugiés européens** (c'était en pleine guerre froide). Cette mesure visait aussi à accueillir des réfugiés "culturellement " turcs comme les turcs de Grèce ou de Bulgarie. On demande donc aujourd'hui aux Caucasiens de demander l'asile dans une autre région comme par exemple chez les voisins syriens ou irakiens.

Si autant de tchéchènes ont atterri en Turquie il y a une dizaine d'années, après avoir transité par la Géorgie, c'est parce qu'on les y a invités et qu'on est même venu les chercher! Le Parti Libéral Turc apparemment en campagne à l'époque leur a promis protection et travail. Alors que certains ont été aidés à partir en Finlande ou en France avec l'aide d' ONG, eux ont cru la parole de ces politiciens et ont vite déchantés. Maintenant ils sont amers: "*Si seulement on ne les avaient pas écoutés!*". Selon l'association Forum Caucasien, il y a eu une arrivée massive de tchéchènes dans la période

2002/2003. Sur environ **5000** arrivées, **600** personnes sont restées et **450** vivent actuellement dans les camps. On leur a délivré un permis de résidence sur lequel est mentionnée l'interdiction de travailler. Il leur est également interdit de se constituer en association et ils ne peuvent bénéficier d'une couverture sociale. Seule l'ONG **L'İnsani Yardım Vakfı (IHH)** leur permet un accès au soin pour des situations d'extrême urgence uniquement et prévient l'hôpital de l'arrivée de ces "hôtes" par fax. Il vaut mieux ne pas tomber malade le week-end car l'ONG est fermée et rien ne peut se faire sans fax. Les femmes tchéchènes qui ont accouché dans un hôpital turc ont dû quitter les lieux deux heures après, avec une vague attestation de naissance qui ne peut pas avoir de valeur administrative tant que vous n'avez pas de passeport. Ce qui vaut pour une naissance vaut aussi pour les décès : il est impossible de faire sortir un défunt du territoire turc pour qu'il repose en Tchétchénie.

## *2. Etre né et vivre en Turquie*



Il y a beaucoup d'enfants répartis sur les trois camps (Fenerbaçe, Umraniye et Beykoz). Les plus jeunes sont nés en Turquie, les autres adolescents ou préadolescents sont nés en Tchétchénie. Quel pourrait être leur avenir dès lors qu'ils n'existent pas aux yeux de l'état turc? Les enfants vont à l'école jusqu'à **15 ans**, ce qui occasionne des frais pour les parents notamment pour la cantine. Ces derniers sont en général très critiques face au niveau d'enseignement qu'ils jugent trop bas pour leurs enfants lesquels parlent turc, jouent en turc et se disputent en turc. En classe ils restent dans leur coin et n'ont pas de devoirs à faire en rentrant le soir. On voit de toute façon mal les raisons qu'ils auraient d'aller à l'école puisqu'on refuse de leur délivrer le moindre diplôme, pas même une attestation de niveau. La règle s'applique même pour les loisirs. Plusieurs gamins du camp se sont inscrits à des clubs de boxe mais on leur refuse les compétitions sous prétexte qu'ils n'ont pas de papiers. Dans le camp d'Umraniye, Albert, un ancien pilote d'avion qui vit avec sa femme et ses deux enfants depuis dix ans dans une pièce dépourvue de fenêtre, me présente son jeune fils. Il fait la fierté de son père car il est lui aussi un boxeur, même si on lui refuse sa licence. Le

problème d'Albert est d'occuper son fils ainsi que tous les autres jeunes. On leur laisse l'accès à internet mais les adultes censurent l'accès à certains sites extrémistes tchéchènes. Il m'explique que c'est pour les protéger, pour que dans leur désarroi ils ne choisissent pas la mauvaise voie. Il tente de leur enseigner d'autres valeurs et regrette lui-même les choix du passé : *"On y a cru à l'indépendance, vous nous y avez fait croire, on a acheté vos armes et après on nous a lâchés. Si c'était à refaire, moi je le signerai ce papier ( ndlr : la reconnaissance de la nouvelle constitution de la Fédération de Russie par la Tchétchénie) car après tous les russes sont nos voisins, et rien de tout ça ne serait arrivé"*. On comprend aisément que pour un jeune, rejeté par son pays "d'accueil" et dont l'avenir est incertain, le retour à la mère patrie voire même une participation dans les rangs de ceux qui prétendent défendre l'Itchkérie soit une option séduisante.

Dans le camp de Fenerbahçe, c'est Aslambek qui me parle des jeunes à qui on fait faire de l'exercice sur la plage, pour les occuper tout en précisant qu'en 10 ans leurs ados n'ont jamais eu aucun problème avec les autorités. Ce qui le blesse, c'est le regard que portent ses enfants sur lui : *"Ce que je voudrais c'est travailler et rentrer le soir à la maison avec des sacs de provisions que j'aurais acheté grâce à mon travail. Mais ce n'est pas ce que mes enfants voient. Ce qu'ils voient, c'est un père qui doit demander et qui est toujours dans la même position, c'est à dire de recevoir. Tout ce qu'on a, on nous l'a donné"*. Aslambek a 44 ans et c'est un ancien restaurateur. Comme Albert qui a de temps en temps du

travail au noir (comme le déchargement de camions), il trouve parfois lui aussi un travail payé 20\$ pour une journée complète. Pour le reste c'est un autodidacte. En 10 ans il a appris l'électricité et sait maintenant réparer les machines à laver et les télévisions dans un petit atelier crée par les hommes du camp et qui donne sur la plage d'où l'on peut voir des vacanciers s'éclabousser. Il est fier de me montrer également sa création, une sorte de mur dédié à la Tchétchénie dans la pièce qui lui sert de salon. Il me dit qu'auparavant il était assez bon en arts martiaux, avant que la santé ne le quitte. Sa femme Zykhra était elle même gymnaste. Ils ont ensemble 5 enfants dont seule l'aînée, âgée de 16 ans et souffrant d'un bec-de-lièvre est née en Tchétchénie. Les 3 autres filles ainsi que le dernier, un garçon de 6 mois, sont nés en Turquie mais n'ont aucun statut.

## Les camps.



### *1. Umraniye*

Le camp d'Umraniye est installé au sous-sol d'une mosquée dans l'ancienne école coranique et en comparaison avec l'autre camp visité, il est d'un confort relatif car la construction est en dur, des installations sanitaires étaient déjà présentes et les familles se sont appropriées les salles de cours pour en faire des logements. Si l'on peut y voir des machines à laver achetées en commun et de jolis papier peint, il ne faut pas s'y tromper : ce n'est que le signe d'une situation d'urgence qui s'est installée dans le temps. Les conditions de vie décrites sont les mêmes dans les deux camps visités : un service de la mairie vient **5 fois** par semaine déposer les restes de pain des cafétéria et les restes de riz et de pâtes cuits que les réfugiés n'osent pas toucher tant leur aspect est repoussant. Il y a parfois une distribution de viande mais en quantité si faible que la partager occasionne des tensions au

sein des camps. Ils ne doivent leur survie qu'aux quelques turcs qui leurs donnent leurs meubles ainsi que leurs vêtements. Les femmes les recousent, les lavent et les repassent avant de les vendre sur les marchés. La recette sert à acheter chaque semaine de quoi se nourrir.

## *2.Fenerbahçe*

Le camp de Fenerbahçe situé dans un quartier chic est dans une situation bien différente à proximité de la riviera stanbouliote. Pour y entrer il faut suivre une allée de planches qui débouche sur une place : quelques arbres qui servent de piquets pour faire sécher le linge, une cour de terre battue entourée de cabanes. Elles ressemblent aux anciens camps de roms autour de Paris. De l'ancien camp de vacances qui s'y trouvait, plus rien n'est visible. Là vivent **180 personnes**, dont **108 enfants** jusqu'à 15 ans et **43 femmes**. Cela fait 10 ans qu'ils vivent dans ce lieu envahi de mouches l'été et battu par les vents l'hiver, dont 3 années passées sans électricité. L'eau n'est évidemment pas potable mais ils sont forcés de la boire, ce qui entraîne de nombreuses maladies. Certains ont essayé de partir en Europe mais sans papier c'est peine perdue.

### ***3. Des prisons à ciel ouvert***

Aslambek a pensé à envoyer deux de leurs filles chez une parente dans la région de Krasnodar en Russie. Le problème est qu'elles n'ont pas d'extrait de naissance (car il faudrait un passeport) et qu'elles ne peuvent pas quitter le territoire turc. Au consulat, on a expliqué à Zukhra qu'elle n'avait qu'à partir en Russie, faire faire des papiers (un faux passeport coûterait 1000\$) et revenir afin de faire sortir ses filles. Non seulement ce scénario n'est pas assuré de fonctionner, sans parler de son coût, mais en plus si Zukhra quittait la Turquie, elle serait interdite de territoire turc pendant plusieurs années. Ils sont donc condamnés à rester en Turquie de même que leurs enfants le seront après eux. On voit bien ici une situation délirante se dessiner et la nécessité de régler cette question par la voie politique et administrative. Certains réfugiés, n'en pouvant plus, sont retournés au pays : le pouvoir tchéchène continue de faire miroiter à leurs compatriotes réfugiés en Europe une compensation suite aux dommages causés par la guerre. De nombreux témoignages mettent en garde contre cet appel dans un pays soi-disant pacifié car l'argent qu'on vous donne d'une main, un homme cagoulé peut aussi venir vous le reprendre la nuit.

Les rumeurs vont bon train et la désinformation joue des deux côtés. Il est assez surprenant de voir qu'une famille entière est arrivée au printemps dans le camp de Fenerbahçe. Ces tchéchènes auraient entendu dire que les conditions d'accueil y étaient bonnes!

Les hommes me racontent une histoire vieille de 4 ans : ils ont été filmés en cachette et de façon à ce qu'ils soient identifiables. Par la suite ils ont vu un reportage au sujet de leur camp sur une chaîne russe avec un commentaire expliquant que les tchéchènes de Turquie préparaient la guerre. On y voyait des enfants pratiquer la lutte sur la plage. Nous en rions ensemble tellement c'est ridicule sans compter les reportages aux propos détournés fait par un journaliste russe. Le premier reportage vaudra à un homme d'être déporté en Russie. La police turque a aussi embarqué une quinzaine de personnes à l'aveuglette dans ce camp à l'occasion de la visite en Turquie du président Medvedev. Environ 3 hommes étaient encore détenus lors de notre visite. D'autres hommes du camp ont connu l'enfermement pour 3 ou 4 mois suite à un contrôle d'identité sans qu'ils aient la possibilité de se défendre.

L'année dernière 3 personnes ont été tuées dans le camp. A Umraniye aussi on nous a parlé d'un meurtre. Un homme aurait tiré depuis la rue à travers une fenêtre et aurait touché un réfugié à la tête. L'enquête n'a pas eu de suite et aucune autorité ne s'est déplacée ce qui fait dire à Aslambek qu'il s'agit du FSB.

## Conclusion

Nous quittons ces hommes et ces femmes qui nous ont chaleureusement accueillis, qui ont acceptés d'ouvrir leurs portes pour nous faire voir un petit bout de leur déshonneur, ces profs de maths, linguistes, ex-député qui tournent en rond depuis 10 ans dans un no man's land juridique sans que leur cas n'émeuve personne. Si certains rêvent encore d'une vie en Europe, d'autres pensent à migrer en Afrique. Tous savent qu'ils auraient des ennuis dès leur retour en Tchétchénie ou d'autres refusent d'entrée de jeu le choix qui leur sera fait : servir le pouvoir dans sa politique répressive ou être considéré comme un ennemi. Ce qui est certain c'est qu'une autre décennie d'absence de droits serait intolérable et que ces tchéchènes ne demandent ni aide humanitaire d'urgence, ni refuge provisoire mais bien une existence légale.

Au seuil du camp, je me retourne pour saluer les femmes et les remercier pour le thé. Elles me répondent poliment de ne pas les oublier. Comment pourrais-je oublier tous ces récits? Alors en deux mots, elles résument 10 ans de vie dans un camp qui a déjà été visité par bon nombre de militants d'horizons divers : "*Мы посмотрим*" (nous verrons). Et si cette fois-ci, nous faisons la différence?